Harcèlement sexuel : « Nous sommes si nombreuses que c'en est impressionnant » – « L'appel à une nouvelle civilité sexuelle »

dimanche 22 octobre 2017, par THERY Irène (Date de rédaction antérieure : 21 octobre 2017).

Dans une tribune au « Monde », la sociologue Irène Théry estime que le hashtag #balancetonporc est le signe que la honte a changé de camp.

Sommaire

- La parole, longtemps privée
- Distinguer la séduction (...)

Tribune. « Balance ton porc : le grand délathon a commencé », a écrit la journaliste Elisabeth Lévy dans *Causeur*. Et elle est si sûre de son jugement historique qu'elle prédit que, un jour, on se souviendra de ce mois d'octobre 2017 comme de « l'époque où la délation est devenue un acte de courage, la surveillance un droit moral, et le déballage un devoir de correction ».

Et Alain Finkielkraut d'en rajouter à « L'Emission politique » : avec ce hashtag dont la vulgarité et la brutalité passent l'imagination, c'est, selon lui, la fin de la plus élémentaire présomption d'innocence, tous les hommes brutalement transformés en porcs, cependant que sonne le glas d'une époque révolue, celle de la mixité heureuse et du respect des manières, cœur de la civilisation des mœurs, fierté d'une certaine identité française.

NOUS TÉMOIGNONS. IL N'Y A PAS MOINS DE PUDEUR CHEZ LES UNES QUE CHEZ LES AUTRES, PAS PLUS DE VULGARITÉ CHEZ LES AUTRES QUE CHEZ LES UNES.

Je n'en reviens pas. Je me demande si nous vivons dans le même monde. Aurais-je cédé à l'air du temps, et passé du côté de la délation et du déballage, moi qui, comme tant d'autres, ai pris mon clavier et tracé ces mots sur ma page Facebook, #MoiAussi, en donnant les âges auxquels ça m'est arrivé : 8, 24 et 35 ans. Faudrait-il trier le bon grain de l'ivraie, et séparer celles qui comme moi, ont utilisé le hashtag #MeToo, n'ont dénoncé personne et n'ont pas même exposé les faits, et celles qui ont choisi, au contraire, d'utiliser à plein la force humoristique de #balancetonporc, raconté sans détour ce qui leur était arrivé, et parfois même (très rarement, il faut le souligner) nommé celui qui les avait agressées ?

Pour moi, la réponse est claire : entre la sobriété et la provocation, la retenue et le récit, c'est une simple question de style, peut-être d'âge ou de sensibilité – peu importe, au fond. Le fait important, c'est justement la rencontre évidente, amicale, solidaire de ces façons d'agir différentes. Ce que nous disons, ce que nous faisons en ce moment, est pour l'essentiel identique. Nous témoignons. Il n'y a pas moins de pudeur chez les unes que chez les autres, pas plus de vulgarité chez les autres que chez les unes.

J’ai choisi #MoiAussi, mais plus j’y pense, plus j’apprécie le chic de #balancetonporc : pour toutes celles qui, parmi nous, ont reçu la vulgarité extrême au plus intime de leur corps, et qui en ont intériorisé la honte, y compris à leur esprit défendant, la respiration est plus libre depuis que ce remarquable retour à l’envoyeur a été balancé comme un direct du droit. Par le simple fait de dire que nous avons subi, nous faisons advenir quelque chose de neuf. La honte, peu à peu, change de camp.

La parole, longtemps privée, change de statut

Nous sommes si nombreuses que c’en est impressionnant. Nous le savions déjà par nos discussions entre amies, mais quelque chose est absolument différent quand se dit au grand jour toute la gamme des choses subies, qui va des mots obscènes et des mains aux fesses aux agressions sexuelles, aux viols et aux menaces de mort. Ce qui change, depuis quelques jours, c’est justement que cette parole, longtemps privée, change de statut. Qu’elle devienne publique. Qu’elle soit posée là, dans l’espace commun, et qu’elle place chacune et chacun devant ses responsabilités. Prendre la mesure d’un héritage. Affronter la complexité du présent. Dessiner l’espoir du futur.

Prendre la mesure d’un héritage. Aucune nostalgie du passé n’est décente. Car il y a toujours eu un envers sombre à la galanterie aristocratique célébrée depuis tant d’années par M. Finkielkraut. Cet envers se nommait la division des femmes en deux, celles qu’on respecte et celles qu’on méprise. Celles qu’on épouse et celles qu’on baise. Celles qui sont l’honneur de la famille et celles qui sont perdues de réputation. Ce grand partage n’était pas un accident, mais un véritable principe organisateur de la société, dans un monde fondé sur la complémentarité hiérarchique des sexes et qui désignait les femmes comme les responsables et les coupables de la sexualité des hommes.

Séparation des femmes par classes. Quand le viol des « femmes de qualité » était férocement réprimé, le gibier à portée de main se nommait domestiques, lavandières, filles de ferme, employées, ouvrières, secrétaires. Séparation plus secrète des forts et des faibles dans le secret des familles, des institutions religieuses et des pensionnats, où l’on comprend que l’envers du décor, c’était le continent noir de la violence sexuelle sur certains des plus jeunes, des plus fragiles, petites filles mais aussi petits garçons.

Division enfin des femmes par état matrimonial, dignes épouses et mères de familles d’un côté, filles perdues et filles-mères, catins et prostituées de l’autre. Ce principe de division a été dénoncé, et avec quel courage, par celles qui savent mieux que quiconque que naguère encore, leur métier les plaçait du côté de celles qu’on n’épouse pas. Nous ne devrons jamais oublier ce que nous devons aux actrices.

Distinguer la séduction et l’agression

Affronter la complexité du présent. Le point central, qui échappe manifestement à ceux qui s’indignent, est que dans ces témoignages, la volonté de faire tomber des têtes est très peu présente. Il ne s’agit pas principalement de traîner en justice, pas même de désigner des individus à la vindicte. Et, même si tout a démarré par l’affaire Weinstein, il faut savoir écouter au-delà.

Réécouter, par exemple, le témoignage de Florence Darel à l’émission « Quotidien », exemplaire de dignité et de pudeur. Elle ne venait pas lyncher un homme déjà à terre, elle venait parce qu’une chaîne de solidarité se tisse anneau par anneau, et que seul le fait d’ajouter un témoignage personnel à un autre peut renverser le principe de l’omerta. Je redoute, bien sûr, que des injustices

soient commises. Mais affronter ce risque ne peut pas être une raison de renoncer.

Dessiner l'espoir du futur. J'ai entendu Laure Adler le dire magnifiquement un matin à la radio, mais aussi Anne Nivat à la télévision. Ce qui se passe aujourd'hui est une question de société, de culture, de civilisation. Pour celles qui parlent, c'est la fin d'une longue épreuve, dont on sent rétrospectivement à quel point elle était lourde. Mais en aucun cas ce qui domine n'est une plainte victimaire : c'est un geste de fierté, de foi en l'avenir et un pari sur l'intelligence collective.

Ce pari sur l'intelligence dit une chose simple : ce qui se passe aujourd'hui n'est en rien une mise en cause du charme, du plaisir ou de la séduction. Il faut en finir avec ces amalgames : tout le monde sait parfaitement distinguer la séduction et l'agression. Tout le monde. Que l'on tente de séduire, ou qu'on se laisse séduire, on sait quand l'autre consent, et on sait quand on consent soi-même. La séduction, c'est justement l'art de lever un à un les possibles malentendus.

Et c'est notre chance que cela ait été dit en premier par les actrices, ces incarnations de la séduction, dont nous admirons les silhouettes, dont nous aimons qu'elles montrent leurs jambes et leurs décolletés. Les comédiennes n'acceptent plus comme une fatalité de risquer les pelotages et les violences. Elles ne sont pas du gibier pour libidineux de petite ou de grande catégorie. Leurs témoignages sont comme ceux de milliers d'anonymes, et comme le mien aussi : l'appel à une nouvelle civilité sexuelle.

Irène Théry (Sociologue, directrice d'études à l'EHESS)

P.-S.

* LE MONDE | 21.10.2017 à 06h00 • Mis à jour le 21.10.2017 à 13h06 : http://www.lemonde.fr/idees/article/2017/10/21/irene-thery-pour-une-nouvelle-civilite-sexuelle_5204044_3232.html